

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

DIMANCHE 1^{er} JUILLET 1917

Chaque jour maintenant, on voit arriver, dans l'un ou l'autre village des confins de la capitale, des compatriotes de la région de Menin-Messines (**Note** : Menen et Mesen) chassés de leurs demeures par le feu que déversent là-bas les artilleries aux prises. Ce ne sont que des femmes, des enfants et des vieillards. Car les hommes de 18 à 45 ans n'ont pu partir : les Allemands les contraignent à travailler pour eux sous la canonnade anglaise.

Des milliers de ces malheureux ont échoué à Wezembeek, Sterrebeek, Ophem, Lennick, Dilbeek, Assche, et dans d'autres localités voisines de Bruxelles. Ils sont hébergés dans les fermes, dans les locaux publics, dans les granges, chez les particuliers. Il n'y a pas de lits pour tous ces malheureux et moins encore de matelas ; on réserve aux moins valides les quelques lits disponibles ; les autres, c'est-à-dire la grande masse, dorment sur de la paille.

Hier est arrivée à Wezembeek une femme en larmes, tenant des petiots par la main ; c'est encore une réfugiée de Messines ; elle raconte

d'une voix entrecoupée de sanglots que son mari voulait à tout prix la suivre, qu'il insista longtemps mais vainement, et qu'alors, comme il voulait de force franchir la ligne de sentinelles pour accompagner les siens, un officier allemand l'étendit raide mort d'un coup de revolver. Une autre pauvre, échouée la veille dans le même village, donne le jour à des jumeaux. Mais on ne sait où est le père, retenu par la soldatesque.

Les Soeurs de la Sagesse, qui avaient à Lille un asile de vieillards, ont dû, il y a plusieurs mois déjà, quitter cette ville et chercher abri à Menin. Les voici contraintes d'émigrer pour la seconde fois avec tout leur cortège de vieux et de vieilles, impotents, perclus, paralytiques. Elles sont attendues à Saint-Josse-ten-Noode, où les Sœurs de la Sagesse aménagent à leur intention une partie de leur école de la rue du Mérinos.

Les Petites Soeurs des Pauvres ne savent comment loger dans leur maison de la rue Haute tout le monde qui leur arrive : les Petites Soeurs de Saint-Quentin obligées de quitter leur asile viennent de leur envoyer tous leurs pauvres vieux et vieilles ; on les case tant bien que mal jusque dans les greniers, partout.

Des dames généreuses s'occupent de conduire en classe les enfants du Nord de la France et de l'extrême Flandre déportés dans nos parages ; on a fait à ces écoliers une ample distribution de cabans ; et c'est un des spectacles

caractéristiques de l'heure présente que le défilé matinal, dans le voisinage de quelques-unes de nos écoles, de bandes de petits français et de petits west-flamands qui marchent crânement sous le soleil ou sous l'ondée, babillant comme des moineaux, inconscients du drame formidable dont ils sont les jouets.

Bruxelles et ses environs se surpeuplent dans d'effrayantes proportions. Il faut nourrir tout ce monde, qui incessamment se grossit de nouveaux arrivages, et il faut le nourrir au fur et à mesure de ceux-ci. C'est une tâche qui n'est pas mince et qui donne un fameux tintouin au Comité national (**Note** : de Secours et d'Alimentation). Le rationnement de la population est déjà si méticuleux ! Tout déplacement de bouches à nourrir se traduit immédiatement par des difficultés dans la répartition des farines. Il y a parfois de quoi en perdre la raison, me dit quelqu'un qui a mission de débrouiller ces complications. N'importe, on tient toujours

Notes de Bernard GOORDEN.

Pour **Messines**, voir en bas à droite (au nord-est de Neuve Eglise) sur cet extrait de la carte de la bataille de la Lys, page 1265 du fascicule N°80 (1920) de **La Grande Guerre** (version française de "**De Groote Oorlog**) d'Abraham **HANS** :

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20080.pdf>

